



Henri Moiroud,
(sans titre, Marcel Pagnol), 1953.
© Archives départementales des
Bouches-du-Rhône.

Marcel Pagnol, la parole et la pudeur

PAR YVAN AUDOUARD

Le climat de Marseille est peu propice à l'éclosion du génie.

Le jeune Marcel Pagnol et ses amis, aussi géniaux que lui-même, traînaient dans les rues de la ville, faisaient halte dans les bistrotts où, aux alentours des années vingt, l'on jouait plus à la manille qu'au "cadavre exquis". Ils finissaient par échouer sur un banc de square, en proie à de grandes pensées et aux prises avec une incurable mélancolie. Les *vitelloni* de la plaine Saint-Michel...

La plaine Saint-Michel est une place occupée par un marché aux légumes où "des balayeurs nourris d'apéritifs poussent au ruisseau des légumes flétris et où des nourrices viennent mûrir au soleil".

Dans cette ville pudibonde comme toutes les villes de la Méditerranée, c'était le temps des matrones aux seins nus à l'heure de la tétée. Ces "choses vues" rendent instructive et plaisante la lecture de *Pirouettes*, le premier roman de Marcel Pagnol. *Pirouettes* est à l'œuvre de Pagnol ce que sont *Les Copains* à l'œuvre de Jules Romains : un canular à l'usage d'adolescents fleuris d'acné juvénile et nourris de culture gréco-romaine. On y trouve de-ci, de-là, de petits tableautins où Marseille, tout d'un coup, surgit : "Le vent y souffle tiède, les bruits y sont gais et le soleil y brille plus clair qu'en

aucun endroit du monde.” Ou encore : “La Plaine a ses habitants. Ce sont trois marchandes de journaux, une vendeuse de brioches, deux petits cireurs de bottines et trois déménageurs qui discutent au pied d’un platane. Il faut ajouter pendant la saison chaude un marchand de crème glacée à la désagréable trompette.”

Mis à part ces platanes, ces nourrices et ces bruits plus gais qu’ailleurs, Marseille est à peu près absente de cette première œuvre. Ce n’est que l’ébauche d’un décor. Pas

Marius lui fait découvrir à quel point il est sudiste sans le savoir.

Marseille n’avait été pour lui qu’un hasard de naissance, une assignation à résidence, une garnison, un lieu où Paris se faisait désirer.

un personnage et encore moins une raison d’écrire. C’est à trente-trois ans et à Paris que Pagnol, jeune professeur au lycée Condorcet, a été touché par la grâce de Phocée. Ce ne sont pas là propos avancés à la légère. Pagnol les confirme catégoriquement : “Je ne savais pas que j’aimais Marseille, ville de marchands, de courtiers et de transitaires. Le Vieux-Port me paraissait sale – et il l’était ; quant au pittoresque des vieux quartiers, il ne m’avait guère touché jusque-là, et le charme des petites rues encombrées de débris m’avait toujours échappé. Mais l’absence souvent nous révèle nos amours. C’est après quatre ans de vie parisienne que je fis cette découverte.”

Giono a su bien avant lui que Marseille avait une odeur de narcisses, et Marcel n’a pas encore remarqué que les peseurs jurés de la Joliette avaient “une main brune, celle qui tient le crayon, et l’autre blanche, parce qu’elle est toujours à l’ombre, sous le carnet grand ouvert”.

Le Marseille d’alors est une ville où la littérature joue un rôle modeste. Et cela précisément irritait notre jeune humaniste et contribuait à le détacher de sa ville. Les Marseillais sont trop occupés à vivre pour perdre leur temps à rêver leur vie ou imaginer la vie des autres.

Marcel Pagnol, lui, rêve de gloire littéraire. Seuls les genres nobles lui conviennent. Il veut séduire avec un recueil de poèmes et une tragédie. En poésie, l’épopée ou, à la rigueur, le lyrisme élégiaque. Et pour sa tragédie, le vers alexandrin classique.

Il est prisonnier volontaire de l’Université, il ne songe pas à s’évader. D’autant que le jeune professeur se plaît aux exercices patients et subtils de la traduction, où l’on prend la mesure de son esprit en affrontant plus grand que le sien. Il vit dans un monde petit-bourgeois à une époque où la bourgeoisie est encore pétrie de vertus populaires, mais il ne fréquente que de grands hommes : Homère, Virgile et Shakespeare. Logiquement, il devrait terminer sa carrière comme doyen de la faculté des lettres d’Aix-en-Provence. Il ne sait pas encore que Virgile a habité Plan-de-Cuques et que Nausicaa s’est baignée dans les calanques de Sormiou.

Pagnol ne se doute pas que Marseille est aussi peuplée de poètes, d’aventuriers de la parole.

Les “Parisiens”, au sens large du terme, font de la parole un usage surtout utilitaire et technique. Et, le soir venu, ils continuent à parler de leur travail. Cela nous arrive parfois en Provence mais seulement quand la journée a été ennoblie par un événement susceptible d’intéresser toute la compagnie. Le reste du temps, on garde pour

soi ce qui n'a d'intérêt que pour soi. A Paris, les entretiens apéritifs sont professionnels ou corporatifs. Ce sont presque toujours des monologues... Au mieux des lamentations alternées. En Provence, au contraire, ils ont une portée largement humaine. On ne parle que de ce qui vous est commun. Et non seulement on en parle, mais on le joue. On lance une réplique pour en recevoir une autre en échange. Non pour entendre son propre écho.

Il n'y a plus de gens riches ou pauvres. Il n'y a que des gens qui savent plus ou moins heureusement agencer les mots et qui sont capables, avec un incident quotidien sans importance, de faire une saynète, une épopée, une comédie ou un roman-feuilleton. Et les auditeurs ne se contentent pas d'écouter, d'approuver ou de rire. Ils participent au dialogue et à l'action.

Pour les sudistes ambitieux, il n'y a alors que deux chemins qui mènent à Paris : la politique ou la littérature, ou les deux à la fois. Pagnol n'a jamais été ni Numa Roumestan ni Bel-Ami. Il a abordé la capitale sans plan d'attaque longuement prémédité, se fiant simplement à son étoile et à l'inspiration du moment. Il n'a pas fréquenté les salons. Il n'a bénéficié ni de l'appui d'un protecteur puissant ni du soutien d'une ou plusieurs femmes du monde. Il n'a compté que sur sa chance, sa vaillance et sa foi en lui. Jamais il n'a laissé paraître le moindre mouvement d'abattement ou de doute (il est vrai que, dans ces moments-là, les Méridionaux évitent de se montrer à leurs amis). Il est allé tout droit. Tout s'est passé comme si Paris n'attendait que lui depuis toujours. Son flair de chien truffier, ses dons de sourcier, la certitude de son pas l'ont mené au but avant de savoir exactement où il allait, et par les chemins les plus nets et les plus rapides.

Il cessa d'écrire en alexandrins et comprit, sans que personne le lui ait appris, que le journalisme n'est pas obligatoirement une déchéance pour le poète et que les chemins de l'Académie française sont aussi imprévisibles que les voies de la Providence. Il ne participe pas à tous ces mouvements impétueux qui veulent bouleverser la littérature française et se tient à l'écart aussi bien du surréalisme que des aventures de la NRF.

Lui, le banlieusard d'Aubagne, conquiert du premier coup le pied parisien que des gens pourtant délurés ne parviennent jamais à acquérir tout à fait. Il est plus à son aise sur les "Boulevards" que sur la Canebière, qu'il n'a d'ailleurs jamais beaucoup fréquentée. A Paris, il continue d'enseigner mais découvre qu'un porte-plume peut servir à autre chose qu'à corriger des copies. En trois mois et en même temps il écrit *Topaze* et *Marius*. *Topaze* sera un triomphe qui lui permettra de rompre avec les servitudes de l'Université. *Marius* lui fait découvrir à quel point il est sudiste sans le savoir.

Marseille n'avait été pour lui qu'un hasard de naissance, une assignation à résidence, une garnison, un lieu où Paris se faisait désirer. Il découvre soudain qu'il vient d'une ville inconnue de tous les gens qui l'entourent. Il est le seul à la connaître. Elle devient son secret le plus précieux. A Marseille, il vivait en pensée dans la capitale. A Paris, il s'évade en imagination vers cette ville qu'il avait aimée sans le savoir. *Marius*, c'est déjà presque un souvenir d'enfance. Il s'est déposé dans la mémoire de Marcel quasiment à son insu. Il s'aperçoit avec émerveillement qu'il n'a rien oublié de ce qu'il a cru ne pas voir. Ni les voix, ni les bruits, ni les êtres. Il est monté

à Paris tenter l'aventure et rechercher la fortune. Il découvre que la fortune, il l'a emportée dans son maigre bagage.

Le Marseille du jeune Marcel était fait de quartiers ayant chacun leur vie propre. Une série de villages autour d'un port. La télévision n'était pas née, le cinéma parlant non plus. Les habitants de tous ces villages se voyaient contraints d'inventer leurs propres récréations. Avant de devenir célèbre, une vedette devait affronter le public le plus difficile du monde, celui des patronages et des cercles, ces maisons de la culture 1900. C'est à une école plus dure, et en tout cas plus formatrice que le Conservatoire, qu'ont été élevés Fernandel, Raimu et la plupart des futurs interprètes de Pagnol. Ils n'avaient pas étudié les classiques mais connaissaient le public par cœur. La consécration suprême était pour eux de triompher à l'Alcazar. On y jouait surtout des revues. Exactement comme en Grèce, du temps d'Aristophane. Je ne sais si Marcel Pagnol a beaucoup fréquenté les cercles ou l'Alcazar. Il n'en parle pas dans ses œuvres de jeunesse. Quand il écrit *Marius*, il n'a pas renoncé pour autant à la Comédie-Française.

C'est ici qu'intervient le destin. Le destin, en l'occurrence, avait nom Esposito mais il se faisait appeler Frank, pour faire plus sérieux dans le "show-business" de l'époque. C'est à lui que Marcel confia son *Marius* pour le faire représenter aux Variétés, à Marseille. Et le sieur Esposito rendit son verdict sans hésitation :

— Cette œuvre, il faut d'abord que tu la fasses jouer à Paris.

— Tu crois que les Parisiens y comprendront quelque chose ?

— Ils vont te faire un triomphe ! Et tu deviendras notre fierté à tous.

Merci, monsieur Esposito. Vous avez eu la lucidité, la clairvoyance. *Marius* a conquis Paris puis Marseille sur la lancée.

La trilogie, *Marius*, *César*, *Fanny*, me rappelle, ce qui pourra paraître étrange, *On ne badine pas avec l'amour*. Les bouffons sont installés en permanence à l'avant-scène : Maître Blazius, Maître Bridaine et Dame Pluche chez Musset. Escartefigue, Piquoiseau, Mangiapane chez Pagnol. On ne voit qu'eux. César lui-même bouffonne souvent, surtout quand c'est Raimu qui occupe le plateau. Mais l'héroïne de la pièce demeure Fanny, Camille de l'oursin et Marius, Perdican du Vieux-Port.

Les personnages secondaires accaparent l'attention mais, comme dans Musset, l'amour reste en coulisse. Toutefois, à l'inverse de Musset, lorsqu'il apparaît au

Ce théâtre de la parole est un théâtre de la pudeur. L'un de ceux qui mettent le mieux le silence en valeur. Les Provençaux ne sont pas vertueux. Ils sont pudiques.

grand jour, il ne trouve plus ses mots. Quand on a dit "je t'aime", on n'a plus rien à dire. Même s'il s'agit d'un père et d'un fils :

— Je voudrais te dire une parole paternelle, dit César en revoyant son fils après vingt ans d'absence. Je voudrais trouver des mots... Ça ne vient pas.

— Moi aussi, répond le fils. Je voudrais dire des mots de fils... C'est très difficile.

Et lorsque Marius enfin, retrouve la Fanny de sa jeunesse, elle se contente de le regarder avec des larmes dans les yeux et de dire :

— Il n'y a rien d'irréparable, Marius... Rien d'irréparable !

Alors, elle pose son visage sur son épaule et il la serre dans ses bras. Ce théâtre de la parole est un théâtre de la pudeur. L'un de ceux qui mettent le mieux le silence en valeur. Les Provençaux ne sont pas vertueux. Ils sont pudiques. La pudeur est parfois une forme raffinée du mensonge de bonne compagnie. Chez un peuple aussi bavard que le nôtre, ce sont les déclarations d'amour qui exigent le moins de mots. On ne les prononce qu'après réflexion. Car, contrairement aux autres qui protègent, ceux-là engagent. Ils sont pleins de réserve. On pourrait inscrire sur toutes les affiches annonçant une pièce ou un film de Pagnol : "Spectacle de famille." Ce ne fut pas calcul de sa part mais fidélité à ses modèles.

Marcel Pagnol n'a pas écrit en provençal... Il le parle moins bien que le latin et il s'est toujours tenu à l'écart du félibrige. Il est le fruit de l'éducation laïque et jacobine. Sa grand-mère ne parlait que provençal. Son père aurait considéré comme une trahison, à l'égard de l'enseignement qu'il avait reçu et transmis, ce retour au langage des paysans. Il n'avait aucun mépris pour eux et vivait en leur compagnie. Mais il estimait que le progrès de l'esprit et de la culture est inséparable de la langue d'oïl. Le tour de force de son fils a été d'exprimer la sensibilité provençale dans une langue qui n'est pas profondément la sienne mais une langue vivante. Il a fait du "sur mesure" avec un costume de confection. "Et si le français n'y suffit pas, disait Montaigne, que le gascon vienne à la rescousse !" Ainsi procède Pagnol qui a chargé son langage de toute la musique du provençal.

D'où vient la réticence de l'élite marseillaise et de la bourgeoisie cultivée lorsqu'on prononce le nom de Pagnol ? Pourquoi disent-ils : "Il nous a caricaturés" ? Ou pire : "Il nous a déshonorés" ?

Toutes les bourgeoisies du monde se ressemblent plus ou moins. Et elles font de leur mieux, d'ailleurs, pour ne pas se distinguer les unes des autres. Les grands bourgeois sont absents du *Marius* de Pagnol. Ils n'ont ni le même langage ni les mêmes sentiments ni le même accent. Les petites gens accoudés au zinc de César n'ont pas de manières, ils ont du cœur et le sens tragique de la vie. Comment s'étonner que les élites marseillaises voient en eux une caricature insupportable ? Ils accusent l'auteur d'avoir fait ressembler tous les Marseillais aux histoires parisiennes de Marius et d'Olive et de les confondre en bloc avec Tartarin de Tarascon.

Les petites gens accoudés au zinc de César n'ont pas de manières,
ils ont du cœur et le sens tragique de la vie. Comment s'étonner que les élites
marseillaises voient en eux une caricature insupportable ?

Je n'ai pas un goût particulier pour le paradoxe mais je suis obligé de constater que Marseille est une des villes les plus mystérieuses du monde. Elle est ostentatoire, mais elle se cache derrière son évidence même, et les explorateurs – car il faut bien employer ce terme – du début du xx^e siècle n'en avaient retenu que le pittoresque et l'exotisme. Aujourd'hui encore, les touristes du quai de Rive-Neuve ont le sentiment de déambuler en terre inconnue. Ils regardent évoluer les naturels de la contrée

avec un amusement étonné. Ils ne se doutent pas qu'elle dissimule jalousement ses trésors et qu'elle ne les livre qu'à ceux qui savent les découvrir.

Il y a des moments où j'ai envie d'écrire : En ce temps-là vivait sur les bords du Lacydon une peuplade au curieux accent, dont les mœurs étaient plus curieuses encore. Les veufs ne se remariaient pas, par fidélité au souvenir de leur femme. Les

Marseille n'est pas en Provence.

C'est une presqu'île séparée de la Provence par des collines et ouverte sur la mer au monde entier. Une ville qui a toute la terre pour banlieue.

mères célibataires n'avaient aucun droit à la Sécurité sociale. Les pères aimaient leurs fils et les fils aimaient leur père. Mais ils ne se le disaient qu'en de rares occasions. Et surtout ces curieuses personnes avaient le sentiment que l'éternité devait se vivre au jour le jour, et la seconde à la seconde. Philosophiquement, ils étaient des "nominalistes", c'est-à-dire qu'un discours réussi suffisait à résoudre un problème. Ils étaient "fidéistes", ne croyaient qu'à ce qu'ils avaient décidé de croire et niaient l'évidence avec une parfaite bonne foi. Ils étaient d'un naturel jovial et foncièrement pessimistes. Ils passaient leur temps à essayer de se faire rire les uns les autres, car ils savaient que le bonheur doit s'achever un jour.

Marseille n'est pas en Provence. C'est une presqu'île séparée de la Provence par des collines et ouverte sur la mer au monde entier. Elle fut longtemps, comme le proclamait fièrement le cachet de la poste : "La Porte de l'Orient." Une ville qui avait toute la terre pour banlieue. Marseille "qui-n'est-pas-en-Provence" a pour destin de faire des Provençaux avec tous ceux qui accostent sur son rivage pour quelques jours ou pour la vie.

La tâche n'a jamais été simple et l'accueil réservé aux Grecs, aux Italiens dans les années 1900, aux Arméniens ensuite, puis aux pieds-noirs, après la guerre d'Algérie, fut assez calamiteux. Tant bien que mal, les choses ont fini par entrer dans un ordre supportable que permettait la stabilité d'avant le choc pétrolier de 1974. La vocation fédératrice de Marseille a très mal supporté la récession économique. Elle s'accommode, comme elle peut, du flux des arrivants d'Afrique du Nord, d'Afrique noire, d'Asie et d'une Europe de l'Est en crise. Mais s'il y a un lieu au monde où l'affrontement peut devenir confrontation et enrichissement mutuel, c'est Marseille.

Le cinéma a donné à *Marius* une suite qui déplace le Vieux-Port à l'Estaque, *Marius et Jeannette* de Guédighian, où Ariane Ascaride-Jeannette, malgré sa révolte, a le même amour et la même obstination indestructible que Fanny. "Rien n'est irréparable."